

Se mettre à table

Le souper

Par Marie Sorbier

11 novembre 2019



Si Yasmine Hugonnet engastrimythe avait choisi de nous rendre Dante, Julia Perazzini use de la même technique pour convier à souper son frère aîné, mort à huit mois bien avant sa naissance à elle. C'est donc à une conversation vespérale entre souvenirs, regrets et confessions que nous assistons, happés par la maîtrise léchée de tous les artifices théâtraux. D'abord, cette imposante nappe vert sombre qui recouvre amplement le sol, saisit le regard par sa couleur interdite – est-ce là un message subliminal pour affirmer sa méfiance du théâtre traditionnel ? – et qui va jouer des plis et des déliés toute la représentation. Matière vibrante, la lumière, sculptée par le magicien Philippe Gladieux, s'y heurte et s'y glisse esquissant une palette de nuances veloutées et délicates tout en osant d'abrupts noirs apposés soudain à des couleurs franches. Julia, habitée par son frère, pas tout à fait seule en scène donc, exploite avec méthode les potentiels signifiants et esthétiques de ce drapé, créant par ses ondulations une chorégraphie bienveillante qui accompagne les cheminements de la mémoire – de la résilience aussi – et lui permettent d'y trouver un abri pour sa (leurs) pudeur(s) aux moments les plus intimes. On se sent curieusement bienvenus à cette soirée de famille où tout se dit avec une sincérité et une distance qui évite avec justesse tout pathos et ne joue à aucun moment des cordes de l'émotion. Et même si la vulgarisation du récit d'Orphée et Eurydice raconté entre la poire et le dessert peut sembler un peu démagogique, l'ensemble de la proposition artistique impressionne par sa portée esthétique et thérapeutique, légère dans le témoignage, comme un bon plan libérateur que l'on souhaite partager à ses proches. A voix basse, Julia et Frédéric se racontent et se pansent.

INFOS

Le souper

Genre : Théâtre

Texte : Julia Perazzini

Conception/Mise en scène : Julia Perazzini

Lieu : Arsenic (Suisse)

A consulter : <https://arsenic.ch/spectacle/le-souper>

A propos de L'AUTEUR

Marie Sorbier

Rédactrice en chef de I/O

Fondatrice du journal et Directrice de la publication

«Le Souper», à table avec un mort pour trouver la paix

Spectacles / Modifié le 11 novembre 2019 à 14:35



Dans son spectacle «Le Souper», la comédienne Julia Perazzini est seule en scène au Théâtre Arsenic de Lausanne. Enfin, pas tout à fait seule...

Jusqu'au 10 novembre, Julia Perazzini reçoit un invité. Il s'appelle Frédéric. L'appeler par son prénom ou lui donner un âge n'a pas été facile. Frédéric est mort alors qu'il était encore bébé, bien avant la naissance de Julia. Frédéric est donc son frère aîné à l'existence brève en tant qu'être vivant, mais continuellement présent en tant que mort.

Pendant longtemps, Frédéric n'a été qu'une photographie de bébé, exposée chez les parents, à côté des autres portraits de frères et sœurs qui l'ont suivi. Cette distance a trop duré, Julia Perazzini lui propose un souper en tête à tête. Cuisine italienne au menu. La petite soeur lui déclare: «Je t'ai invité ici parce que tu reviens tout le temps». Et le grand frère lui répond: «Oui, je voulais voir comment t'allais». Le geste rappelle Molière et son Dom Juan invitant à dîner la statue du Commandeur. Mais ici, il n'est pas question de bravade ou de défi blasphématoire, mais au contraire de réconciliation, de déjeuner en paix.

La ventriloquie pour converser avec l'absent

Comment faire apparaître un mort sur un plateau de théâtre sans que cela ne vire au Grand Guignol? Par la voix et à travers le corps de la comédienne. Le timbre de Frédéric est aigu. Au début, il bute sur certaines voyelles. Il n'a pas une voix d'enfant, pas une voix d'homme adulte pour autant. Il est dans l'entre deux, dans l'incertain. Pour faire parler son frère décédé, Julia Perazzini utilise la ventriloquie. Ce n'est pas une astuce ou un procédé théâtral: ce frère, ou plutôt son absence si présente, se trouve précisément à l'intérieur de la comédienne, dans son esprit, dans ses rêves. Il est dès lors naturel que Frédéric s'exprime par sa voix et que ce dialogue naisse au sein d'une même bouche.

Spectateurs, nous voici donc face à la voix d'un mort. A nous de lui donner un corps, une présence physique. Dans la salle de l'Arsenic, à Lausanne, il n'y a qu'un immense rideau de théâtre vert posé sur le sol, un subtil jeu d'éclairage signé Philippe Gladieux et de la musique jouée en live par Samuel Pajand. Julia Perazzini bouge, chante, sculpte ce tissu, converse, écoute son frère lui raconter l'histoire d'Orphée et Eurydice aux Enfers. Notre imaginaire et nos propres souvenirs liés à la mort font le reste. Dans ce spectacle très intime et personnel, il est question de notre rapport à nos morts, à celles et ceux qui nous ont précédé et continuent à vivre avec nous, en nous. A leur présence plus ou moins active ou passive.

Vinciane Despret, au bonheur des morts

Pour préparer ce spectacle, la comédienne a travaillé avec la chorégraphe Yasmine Hugonnet. Cette danseuse suisse pratique la ventriloquie dans ses spectacles de danse. Avec elle, Julia Perazzini a recherché «à articuler ce qui se meut entre le visible et l'invisible». Un livre a contribué également à la libération de cette parole venue d'outre-tombe: «Au bonheur des morts, récits de ceux qui restent» de Vinciane Despret.

Cette philosophe belge part d'un constat: nous parlons à nos morts, nous pensons à eux, nous leur rendons visite, parfois nous leur écrivons. Cette relation n'est pas à sens unique. Les morts ont une existence bien à eux, différente de leur statut d'anciens vivants et en aucun cas, cette existence relèverait du néant, du rien. Il existe un lien réciproque entre eux et nous. Pour Vinciane Despret, «le désir des morts d'être souvenus appelle les vivants à commémorer, tout comme l'obligation des vivants à le faire, convoque le désir des morts».

Thierry Sartoretti/mh

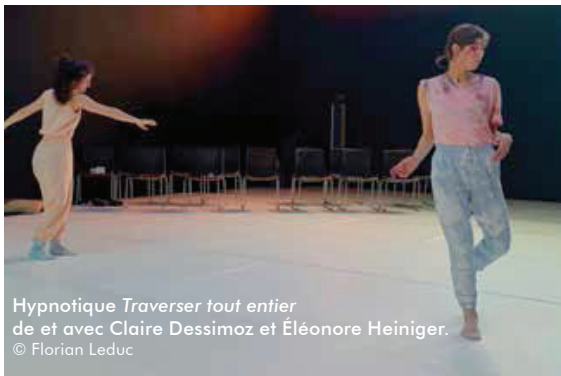
«Le Souper», Théâtre de l'Arsenic, jusqu'au 10 novembre.

Publié le 08 novembre 2019 à 14:03 - Modifié le 11 novembre 2019 à 14:35

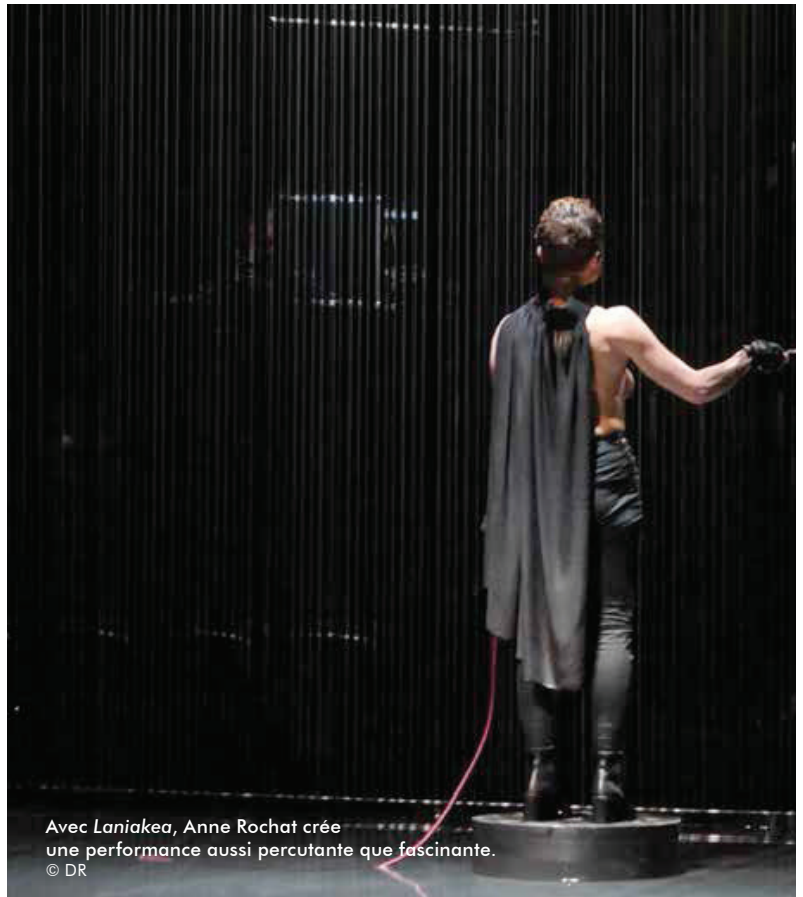
Lien audio à l'émission : <https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/theatre-le-souper-conversation-avec-un-mort?id=10810113>



Julia Perazzini. Intense et poignante, dans *Le Souper*.
© Dorothée Thébert-Filliger



Hypnotique *Traverser tout entier*
de et avec Claire Dessimoz et Éléonore Heiniger.
© Florian Leduc



Avec *Laniakea*, Anne Rochat crée
une performance aussi percutante que fascinante.
© DR

À l'Arsenic, l'art n'est pas féminin ou masculin, mais contemporain

par Corinne Jaquiéry

Pamina de Coulon, Julia Perazzini, Tamara Alegre, Ruth Childs, Nicole Seiler, Daya Jones, Claire Dessimoz, Maud Blandel, Ana Wild, Anne Rochat, Simone Aughterlony, Renée Van Trier, Marion Duval, Pauline Boudry, Julie Monot ou Florentina Holzinger. Au Théâtre de l'Arsenic, les créatrices sont plus nombreuses cette saison. Exploratrices de nouvelles dimensions existentielles, les femmes artistes investissent les salles de l'institution lausannoise dirigée par Patrick de Rham. «J'ai toujours programmé pas mal de femmes. C'était déjà le cas quand j'étais au festival Les Urbaines», relève-t-il, précisant: «Ça n'a jamais été par quotas ou par volonté. La question du genre n'est pas une question pour moi. C'est toujours l'œuvre qui touche. Mon intérêt va vers le contemporain, voire le précontemporain. Ce sont des milieux qui sont moins patriarcaux que celui du théâtre plus classique, où l'essentiel des auteurs, l'essentiel des metteurs en scène sont des hommes. Les milieux plus

contemporains ont intégré la diversité de manière plus rapide. Avec aujourd'hui des minorités qui font leur grande entrée dans le monde de l'art. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui ne m'ont pas éduqué de façon genrée. Je peux travailler sans me heurter à mes propres préjugés.»

La question du genre est secondaire

Comme c'est le cas pour Anne Rochat, qui vient de créer *Laniakea* à l'Arsenic, une performance envoûtante et symbiotique entre le corps, l'eau et les sons, Patrick de Rham privilégie toute simplement des artistes qui prennent des risques. «Je pense que la question du genre est secondaire, c'est un débat déjà ancien, observe-t-elle. De mon point de vue, les femmes ont tout à fait leur place actuellement. Même si l'histoire nous rattrape parfois, la parité est beaucoup plus présente.»

Julia Perazzini, l'une des créatrices programmée cette année à l'Arsenic avec *Le Souper*, solo troublant où elle imagine un dialogue avec son frère décédé, partage cet avis. «J'ai pu moi-même, comme vous, me réjouir du fait qu'il y avait «beaucoup de femmes à l'Arsenic», un peu inconsciemment en ouvrant le programme, et finalement on se rend compte qu'on est presque sur du moitié-moitié. Un ami m'a raconté la même histoire en visitant une exposition, où il s'était étonné: «Il y a beaucoup de femmes dans cette expo!» Et le galeriste lui avait répondu: «Euh non, c'est 50-50.» On voit bien comme notre regard est biaisé, à quel point on est habitués à l'inverse, sans même s'en rendre compte. Quand on constate ce genre d'écart entre nos impressions et la réalité, comment faire pour rééduquer notre regard à tous? Je me rends compte que le fait qu'il y ait la moitié de créatrices à l'Arsenic contribue à me donner confiance en mon travail.»